

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. . . 20 c.
Réclames, — . . . 30
Faits divers, — . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Cie,
Place de la Bourse, 8.

ABONNEMENT.

Saumur : 30 fr.
Six mois : 16
Trois mois : 8
Poste : 35 fr.
Six mois : 18
Trois mois : 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;
A PARIS,
Chez DONGREL et DULLIER,
Place de la Bourse, 29 ;
A EWIG,
Rue Talibout, 10.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

12 Septembre 1877.

Chronique générale.

On écrit de Stuttgart au Vaterland que l'Europe doit redouter le succès du parti républicain en France, car Gambetta, maître du pouvoir en France, ne manquerait pas d'appuyer dans tous les Etats de l'Europe les efforts de la démagogie et de miner ainsi le principe monarchique, pour assurer le triomphe des socialistes et des républicains.

Le correspondant du Vaterland s'exprime très-sévèrement sur le compte de M. de Saint-Vallier. Il s'étonne que son long séjour en Allemagne ne l'ait pas éclairé davantage sur les sentiments monarchiques du peuple allemand.

L'Allemagne n'accueillerait pas avec enthousiasme l'établissement en France du gouvernement de Gambetta. Les flatteries des feuilles républicaines de Paris ne sauraient le tromper davantage que les affirmations de la démagogie de nouvelle date, M. de Saint-Vallier.

Le peuple allemand est et restera conservateur.

UN DES 363.

On lit dans la Défense :

Par l'organe du Télégraphe, pour la première fois, nous avons l'assurance que le prince Napoléon-Jérôme est parfaitement accueilli par le parti radical.

Ce parti n'est pas dégoûté, et il accepte ce prétendant « au même titre » que les autres membres de l'opposition.

Dans un article consacré par le Télégraphe aux élections radicales en Corse, on lit les lignes suivantes :

« Celui-ci n'est pas absolument notre homme. Il est prince, et nous savons ce que valent toujours, à un moment donné, les princes qui se disent libéraux, démocrates et même républicains. Mais aujourd'hui sa conduite est correcte ; il a signé le manifeste des 363, il n'y a donc aucune raison pour ne pas appuyer sa candidature, AU CONTRAIRE. Seulement nous aurons l'œil sur lui, car il porte un nom qui ne peut et ne doit nous inspirer aucune confiance. Il a les plus fortes chances, presque la certitude d'être élu, non-seulement à cause de sa situation personnelle et de l'appui que lui prêteront — pour une fois, — les républicains, mais encore parce qu'on lui oppose un concurrent qui n'a rien pour séduire les habitants de la Corse. »

Il fallait au radicalisme, pour augmenter son prestige, un prince.

Les démocrates égalitaires ne dédaignent nullement les privilèges des maisons princières. Ils se glorifient des appuis qui leur viennent de si haut lieu. Il leur fallait un prince à leur image, et qui apportât à leur cause sa part de popularité. Ce prince, le voilà ; c'est M. Napoléon-Jérôme.

Le Times publie la lettre suivante :

« Mon but, en vous écrivant, est simplement de faire connaître l'opinion de M. Thiers sur la phase actuelle de la question d'Orient, telle qu'il l'a exprimée dans une lettre à mon adresse, en date du 8 août dernier. En voici le texte qui sera lu, je crois, avec grand intérêt, et qui porte la marque de sa sagacité politique sans égale :

« Voilà les Turcs en veine de succès. L'Europe a été inique envers eux, car la justice et le véritable intérêt de l'équilibre universel étaient avec eux. On aura fort à regretter l'abandon dans lequel on les a laissés. Je dis cela pour l'honneur de la raison et de la prévoyance lointaine. Dans les vues de la paix présente, un accommodement prochain est désirable. Je n'en

vois pas encore les moyens, car les Russes vaincus seront plus exigeants que les Russes vainqueurs. Je crains bien les suites d'une seconde campagne, car la campagne de cette année ne me paraît pas devoir être suffisante pour amener l'apaisement de l'Orient.
Tout à vous de cœur.

A. THIERS.

« Ce sont les derniers mots que j'ai eu l'honneur de recevoir de l'homme d'Etat et de l'ami que nous pleurons.

HENRY REEVE.

Foxholes, 6 septembre.

On écrit de Bordeaux qu'une souscription ouverte spontanément, par quelques-uns des principaux commerçants, a produit largement les sommes nécessaires pour faire au Maréchal une réception digne de lui et de la grande ville commerciale du sud-ouest de la France.

La souscription ouverte à Angoulême pour la réception du Maréchal s'élève à 15,278 fr.

Une coïncidence : Le 8 septembre est l'anniversaire de la prise de Malakoff par le général de Mac-Mahon.

C'est en cette circonstance que le général prononça les mots célèbres : *J'y suis, j'y reste.*

On écrit de Berlin, 8 septembre :

« Il se confirme que cinq des auteurs du massacre, à Salonique, des consuls de France et d'Allemagne, qui avaient été condamnés à cinq ans de travaux forcés et qui subissaient leur peine à Widdin, ont été remis en liberté. Les deux cabinets de Paris et de Berlin ont adressé à ce sujet des notes à la Porte pour demander la réincarcération des

coupables. La note allemande est conçue, dit-on, en termes menaçants. »

LE LENDEMAIN DES FUNÉRAILLES

DE M. THIERS.

Le décès de M. Thiers vient de rappeler une prophétie qui existe en Allemagne depuis la guerre de 1870, et qui prédit que la mort d'un octogénaire, grand personnage politique français, qui s'est beaucoup occupé de faits de guerre pendant sa vie, précéderait M. de Bismark dans l'éternité de trois fois trente jours.

On lit dans l'Union :

« Quels que soient les mensonges, les sophismes, les artifices de langage, les funérailles de M. Thiers garderont leur vrai caractère. Lui qui aimait tant à parler du grand parti de l'ordre, il s'est acheminé vers sa tombe sans que ce grand parti lui ait fait cortège. Nous ne disons pas que tous ceux qui ont suivi son cercueil soient des révolutionnaires, et nous respectons les droits sacrés de l'amitié ; mais nous avons le droit de dire que c'est le parti radical qui a mené les funérailles, ce même parti dont M. Thiers s'était déclaré l'ennemi pendant plus de quarante ans. Il l'avait combattu à diverses époques, sous le régime qui fut en grande partie son ouvrage ; il était debout contre cette faction aux journées de juin 1848 ; il l'avait retrouvée sous le nom de Commune de Paris en 1871, et nous n'avons pas besoin de rappeler la sévérité de la répression.

Il y eut un jour, en 1873, où M. Thiers intervint de sa personne dans la plénitude de son pouvoir pour soutenir à Paris un candidat selon son cœur contre un autre candidat inconnu du public, mais connu des jacobins de Lyon. M. Barodet fut le victorieux, M. de Rémusat le vaincu.

M. Thiers a dans sa vie des pages honorables qui méritent que l'on s'en souvienne, mais ce que nous avons vu samedi ne représentait pas la patrie. Il y a, grâce à Dieu,

Aussitôt que Marcel fut parti, M^{me} Martineau prit son chapeau, son manteau et son grand voile, et sortit d'un pas furtif et tremblant.

« Où va donc M^{me} Martineau ? se demandèrent les voisins qui la virent passer devant leurs fenêtres. Elle ne tourne pas du côté de l'église... ni du côté du marché... Tiens ! la voilà qui entre dans la rue du Chat-qui-Pêche ! Que peut-elle avoir à faire par là ? »

M^{me} Martineau était en effet entrée dans la rue du Chat-qui-Pêche, et elle était allée sonner à la porte de M. le conseiller Régimbart.

« M. le conseiller est-il chez lui ? » demanda-t-elle à la vieille femme qui tenait le ménage du conseiller.

Le cœur lui battait bien fort, et elle aurait presque désiré que M. le conseiller n'y fût pas. Mais M. le conseiller y était ; il fut très-étonné de la visite matinale de M^{me} Martineau, et plus étonné encore quand elle lui dit à brûle-pourpoint :

— Monsieur Régimbart, voulez-vous acheter la bibliothèque ?

— La bibliothèque ! s'écria-t-il. Votre bibliothèque, Madame ! la bibliothèque de feu Martineau ?

Un signe de tête affirmatif lui répondit par trois fois.

— Vous voulez vendre la bibliothèque ! Certainement que je veux l'acheter ! et je vous suis reconnaissant, oh ! bien reconnaissant, chère Ma-

sur un fusil ; mais tu ne saurais pas seulement le tenir, ton fusil ! On te procure l'occasion d'apprendre le métier de militaire et tu te plaindras ! Allons, du courage ! Tu n'es pas plus bête qu'un autre ; tu apprendras vite l'exercice et le reste, et tu gagneras tes galons. Une fois caporal, tu ne feras plus de corvées ; une fois sergent, tu auras un peu de loisir, et tu pourras fréquenter les bibliothèques et te remettre à travailler. Et puis, il n'est pas sûr qu'on te garde sept ans au service ; les hommes instruits sont renvoyés plus tôt que cela dans leurs foyers ; dans quatre ou cinq ans, plus tôt peut-être, tu seras libre, et tu pourras aller rappeler à M. Cazal ses promesses d'aujourd'hui. L'essentiel est de ne pas se laisser abattre ; et, pour commencer, tâche de t'endormir, afin de ne pas avoir une mine trop longue demain matin.

S'étant adressé ce discours, Marcel se tourna vers la ruelle de son lit, et comme il était fort las et que la nuit était avancée, il finit par s'endormir.

Pendant ce temps-là, M^{me} Martineau ne dormait point. Elle se leva avec le jour, et, sans faire de bruit, elle se glissa dans la bibliothèque.

Là, elle regarda tout autour d'elle, longuement, ardemment, et un soupir gonfla sa poitrine ; puis elle vint s'agenouiller devant le fauteuil de feu Martineau, y appuya ses bras, cacha sa tête dans ses mains, et se mit à pleurer.

Elle pleura longtemps en priant Dieu ; et elle

invoquait aussi celui dont la mort l'avait séparée, celui qu'elle avait tant aimé et dont la voix avait toujours été pour elle la voix même de la vérité et de la vertu.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle, n'est-ce pas que je dois le faire ? n'est-ce pas que ce serait mal de les garder, quand ils peuvent rendre un si grand service à quelqu'un qui le mérite si bien ? N'est-ce pas qu'il m'approuve ? n'est-ce pas qu'il le veut ? n'est-ce pas qu'il sera content d'aider un autre à devenir ce qu'il était, lui qu'on admirait et qu'on respectait partout ? Pardonnez-moi si je pleure, mon Dieu ! J'ai du chagrin de les quitter, je ne peux pas m'en empêcher, mais mon sacrifice est fait... ce sera pour aujourd'hui ! »

Le son de l'horloge vint rappeler M^{me} Martineau à ses occupations de tous les jours.

Elle essuya ses yeux, se leva, et s'en alla préparer le déjeuner.

Quand Marcel descendit, elle l'accueillit avec un bon sourire, et fut contente de le voir courageux et presque gai.

Pour lui, il remarqua la rougeur de ses yeux, et, pensant qu'elle avait pleuré sur lui, il se sentit pénétré de reconnaissance et de tendresse pour sa vieille hôtesse.

Il la quitta bientôt pour aller à son travail ; il avait à prévenir ses patrons de son départ prochain, pour qu'ils lui cherchassent un remplaçant.

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

LA BIBLIOTHÈQUE

DE FEU MARTINEAU.

(Suite.)

Marcel n'avait pas été gâté par la vie, et il était habitué aux mécomptes : il en avait déjà supporté et vaincu plus d'un.

Il fit un effort, il eut honte de son peu de courage, et il se mit à se morigéner en lui-même :

— Allons, Marcel, qu'est-ce que tu as à te désoler, comme si cela pouvait te changer ton numéro 10 contre le dernier numéro de la liste ? Est-ce que tu souhaiterais être réformé comme aveugle ou borgne, ou bien comme nain, boiteux, bancal ou bossu ? Tu as bon pied, bon œil, bonne santé, taille robuste ; n'est-il pas juste que tu mettes un peu ces avantages au service de ton pays ? Si quel-

que voisin mal-appris nous déclarait la guerre, tu n'es-tu pas bien sûr que tu ne resterais pas à feuilleter tranquillement de gros bouquins, et que tu sauterait

dans notre pays autre chose que des opinions perverses secondées par les complaisances et les complicités. »

Les journaux républicains s'empressent d'appeler l'attention du public sur ce fait capital, que tous les ambassadeurs, ministres et représentants des puissances étrangères auraient assisté aux funérailles de M. Thiers, voulant ainsi témoigner des sympathies ardentes de leur souverain respectif pour l'ancien président de la République.

Aucun membre du corps diplomatique n'était officiellement présent. Cela est si vrai que, lorsque le maître des cérémonies, faisant l'appel des grandes individualités, des corps constitués qui devaient prendre place dans le cortège, a prononcé par deux fois ces paroles : *Le corps diplomatique !* personne n'a répondu. Il est donc permis de dire que la diplomatie européenne s'est officiellement abstenue.

Les quelques membres du corps diplomatique, tels que Khalil-Pacha, Turc sans mandat, et l'inévitable prince Orloff qui se trouvaient là, n'y étaient que comme amis personnels du défunt.

En commentant cette erreur, les journaux républicains font d'autant plus ressortir, par la rectification qu'elle reçoit, l'abstention volontaire de l'Europe officielle.

(Patrie.)

Les journaux républicains ont fait remarquer avec enthousiasme qu'un certain nombre de magasins sont restés fermés pendant la journée de samedi, et particulièrement dans le quartier du Sentier.

Il faut savoir que, dans ce quartier, les neuf dixièmes des commerçants appartiennent à la religion juive, et que samedi tombait la plus grande fête israélite, le *Rosch Haschanah*, jour de l'an, toujours solennisé par un chômage rigoureux.

Voilà pourquoi le quartier du grand commerce parisien avait fermé samedi ses volets.

(Figaro.)

Les membres des bureaux des gauches du Sénat viennent d'adresser à M^{me} Thiers la lettre suivante :

« Paris le 9 septembre 1877.

» Madame,

» Les membres des bureaux des gauches du Sénat, se faisant les interprètes de leurs collègues, vous remercieront du courage et du patriotisme que vous avez montrés dans la douloureuse épreuve que nous venons de traverser.

» Loin de repousser, comme on a osé le dire, le témoignage de la reconnaissance nationale, vous l'avez attendu de la grande cité qui représente si bien la France, et de ces délégués accourus de toutes parts pour rendre un suprême hommage au défenseur de nos libertés, au libérateur de notre sol, au réorganisateur du pays.

» La population de Paris s'est associée à votre généreuse pensée. Par son recueille-

ment religieux, par son deuil solennel, elle a décerné à M. Thiers le triomphe le plus digne de lui. Elle a donné au monde le mémorable spectacle d'un million d'hommes accompagnant ou saluant au passage le grand citoyen qui a su quitter le pouvoir aussi noblement qu'il l'avait exercé. Son âme restera au milieu de nous ; sa vie nous enseigne la modération, la persévérance, le devoir civique ; elle nous donne la confiance que, forts de notre droit, nous ferons prévaloir la cause de la liberté et de la loi, qui sont pour nous inséparables.

» Souffrez, madame, que notre gratitude vous unisse dans nos respects et dans notre attachement à la mémoire de celui dont vous avez si bien su comprendre le caractère et porter le nom.

» Daignez agréer, madame, l'hommage de notre profond respect.

» Pour nos collègues :

» EMMANUEL ARAGO, A. CALMON,
AD. CRÉMIEUX, E. DUCLERC,
F. HÉROLD. »

Les dates, les faits, les souvenirs historiques s'offrent en foule à l'esprit en lisant cette adresse, pour en contredire les affirmations beaucoup trop excessives. Mais l'heure des controverses n'est pas encore venue ; il convient de laisser s'écouler paisiblement ce flot d'enthousiasme de commande, et de ne pas prolonger par une ardeur intempestive une agitation qui ne dure que depuis trop longtemps.

Aucune lettre ni aucune carte d'invitation à la cérémonie des obsèques de M. Thiers n'ont été adressées ni à la Présidence ni aux ministres par les organisateurs des funérailles de l'ancien président de la République, pas plus qu'au nom de sa famille.

Un rapprochement piquant :

La *République française* dit, en racontant les obsèques de M. Thiers :

« Tout le long du parcours, M. Gambetta est acclamé. Des cris de : Vive Victor Hugo ! vive Louis Blanc ! se font entendre. »

C'est M. Gambetta qui parle ; il se donne le beau rôle ; il est « acclamé tout le long du parcours, » tandis que M. Hugo n'a que quelques « cris. »

Mais voici à son tour la version du journal de M. Victor Hugo, le *Rappel* :

« Nous avons été témoin de l'ovation faite à M. Victor Hugo à son entrée au cimetière. On nous a dit que Gambetta avait reçu, à son départ, l'expression des sympathies populaires. »

Rivalité plaisante d'histrions se disputant les applaudissements du parterre !

Quant au *Journal des Débats*, qui n'a pas eu le plaisir de voir faire une ovation à M. Bapst, il dit dédaigneusement :

« A peine çà et là quelques acclamations, notamment sur le passage de M. Victor Hugo. Des jeunes gens courent après la voiture en criant ; ils s'arrêtent bientôt, et c'est tout. »

On voit donc que si « le peuple » a parlé,

il n'a pas cependant parlé à haute et intelligible voix, et que chacun a entendu ou n'a pas entendu ce qu'il a voulu.

Rien n'égale la fantaisie de certains comptes rendus des feuilles radicales.

La *République française* dit que « le plus grand nombre des boutiques demeurent fermées ; dans la plupart des quartiers de la ville, sur la devanture des magasins, on lit ces mots : Fermé pour cause de deuil national. »

Quant à la *Lanterne*, elle a vu « une ville en deuil avec ses fenêtres pavoisées de drapeaux recouverts de crêpes, ses magasins fermés, ses ateliers déserts. »

C'est de la pure fantasmagorie. Les drapeaux étaient presque invisibles. En dehors du passage du cortège, il y avait extrêmement peu de boutiques fermées, et quant aux petites bandes : « Fermé pour cause de deuil national, » que des meneurs avaient cependant distribués à profusion, nous ne les avons aperçues que dans deux rues, la rue du Sentier et la rue Croix-des-Petits-Champs.

On avait annoncé que les théâtres devaient fermer : tous sont restés ouverts. Les petits théâtres étaient même plus encombrés que de coutume, les députations républicaines de province, venues à Paris pour les obsèques, ayant voulu, paraît-il, finir leur journée moins gravement et moins tristement qu'elles ne l'avaient commencée.

LETTRE DE PARIS.

Vous rappelez-vous quel tapage fit la chute de M. Thiers, le 24 mai 1873 ? La chute du Niagara, qui s'entend à je ne sais plus combien de lieues à la ronde, n'était rien auprès qu'un ruisseau murmureux.

Les pleureurs du parti, qui comptent parmi les plus déterminés brailleurs du monde, laissèrent éclater une douleur à rendre jaloux les saules du rivage. Jérémie, qui n'a jamais passé pour un personnage d'humeur gaillarde, fut distancé en cette circonstance de plusieurs longueurs de lamentations. Ce fut l'abomination de la désolation prédite par le prophète Madier-Montjean. Et il y eût des signes dans la *République française*, le *Rappel* et le *Petit Journal*. Et les peuples furent consternés, et les hommes sèchèrent de frayeur dans l'attente des maux qui allaient survenir. Et la vertu du sénateur Jules Favre fut ébranlée, quoique inamovible.

Puis peu à peu le bruit s'apaisa. Tel un orage qui s'éloigne : quelques grondements sourds dans le lointain, quelques dernières gouttes échappées des glandes lacrymales de M. Jules Simon, quelques nuages au front olympien de Victor Hugo, et ce fut tout. M. Thiers et le 24 mai avaient cessé d'être d'actualité, hormis pour les naturels de Madagascar ou des îles Viti, et pour M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Mais tandis qu'aux antipodes, radicaux et crocodiles se lamentaient à l'unisson, Paris

avait passé à d'autres exercices. Je ne vous dirai pas, faute d'en avoir souvenir, ce qui occupait les Parisiens huit jours après le 24 mai. Était-ce une étoile nouvelle aux lianes-Bergères ? La mode naissante du moment collant ? Un assassin célèbre ? Une préoccupation aux Délassements ? Je ne sais. Mais plus que des vieilles lunes, ni du 24 mai non plus que de l'an quarante.

Vanité des vanités ! En vérité, je vous le dis, il en sera de la mort de l'ancien président de la République comme il en a été de que de lui. Parler d'autre chose serait la marque d'un esprit paradoxal et subversif de toute bonne discipline. Mais, dans huit jours, en parler encore sera, soyez-en certain, la marque d'un esprit enclin au radotage. M. Thiers. Ainsi va le monde, et nous n'y pouvons rien.

Pour le moment, M. Thiers accapare encore les esprits, les conversations, les journaux. C'est le héros du jour.

Mais mieux vaut chien vivant que héros enterré, a dit irrévérencieusement le poète. Et dans Homère, Achille aux Enfers dit qu'il vaut mieux être le valet d'un pauvre laboureur que l'ombre d'un académicien... ou quelque chose approchant.

Quoi qu'il en soit, les fils télégraphiques ne vibrent que pour M. Thiers ; les presses ne gémissent que de sa mort ; les plumes ne grincent que de ses funérailles. L'*Agence Havas* est sur les dents, et des journaux bien informés ont eu jusqu'à trois reporters tués sous eux.

C'est merveille de voir comme on tourne et retourne l'illustre défunt, comme on l'examine sous toutes les faces et sur toutes les coutures, au risque de se montrer indiscret. La curiosité publique est féroce, et, sous peine d'être eux-mêmes dévorés, ceux qui sont chargés de la satisfaire doivent à tout prix lui servir de la pâture. De là l'exhibition impitoyable de M. Thiers.

Entrez, messieurs, entrez ! vous verrez M. Thiers dans ses phases principales, comme la lune. M. Thiers en 1830, M. Thiers en 1848, en 1851, en 1871.

Demandez, messieurs et dames, les curiosités de la vie de M. Thiers, l'affaire de Grandvaux, l'affaire de la rue Transnonain, l'affaire du duel Bixio, etc.....

Qui veut voir M. Thiers en déshabillé du matin, M. Thiers en pantoufles, M. Thiers en bonnet de nuit, M. Thiers faisant sa barbe ? Prenez vos places !

Qui désire des détails sur le déjeuner de M. Thiers, sur ses digestions, etc. ? Nous donnons en prime à nos cinquante mille abonnés une tranche de la pêche que le grand homme n'a pas mangé à la dernière heure. Entrez, messieurs, faites-vous servir !

Enfin il n'est rien à quoi des esprits ingénieux ne trouvent moyen de mêler M. Thiers. Un journal radical imprime une relation de voyage dans les Pyrénées. Comment y faire entrer M. Thiers ? M. Thiers, ne pouvant aller à la montagne, c'est la montagne qui ira à M. Thiers. Et on lit : « Quelle admira-

dame, d'être venue me trouver avant d'accepter d'autres offres...

— Combien m'en donnerez-vous ? interrompit M^{me} Martineau.

— Mais... je ne sais trop... il faudra la faire estimer par des experts... les faire venir de Paris, même ; je ne voudrais pas vous faire tort. Elle a certainement une grande valeur, cette bibliothèque !

— C'est que... j'aurais besoin, tout de suite, de trois ou quatre mille francs...

— Vous les aurez ! je vous les porterai aujourd'hui, à midi, si vous voulez. Cela suffit-il ?

— Oui... mais j'ai encore une prière à vous faire : c'est de ne parler de cela à personne, et de ne pas faire enlever la bibliothèque d'ici à quelques jours... huit jours, peut-être quinze, je ne sais pas au juste... je vous prévendrai. Mais je signerai tout de suite tout ce que vous voudrez...

— Oh ! il n'est pas question de cela ; nous avons confiance l'un en l'autre, n'est-ce pas ? Vous aurez l'argent aujourd'hui, et pour le reste, j'attendrai tant qu'il vous plaira.

Le soir, quand Marcel, en revenant de son bureau, entra dans la salle à manger, il fut tout étonné de voir la table couverte d'une belle nappe damassée et d'une profusion de belle vaisselle ancienne et de vieille argenterie. Un fumet appétissant venait de la cuisine, et la table portait trois

couverts.

— Nous attendons quelqu'un pour nous mettre à table, lui dit M^{me} Martineau ; M. Cazal, vous savez ? le monsieur que vous avez vu hier, va venir dîner avec nous.

— Il n'est donc pas parti ? Je croyais qu'il partait aujourd'hui.

— Je suis allé ce matin l'inviter à dîner, et il a retardé son départ. Êtes-vous bien aise de le revoir ?

— Certainement, Madame ; il a été si bon pour moi ! et c'est à vous, bien sûr, que je dois l'intérêt qu'il m'a témoigné. Je ne vous en ai pas seulement remerciée ; excusez-moi, j'étais si bouleversé...

— Bon, bon, vous me remercieriez une autre fois. Tenez, on sonne, c'est lui !

En effet, M. Cazal, introduit par Mariette, que M^{me} Martineau avait reprise pour la servir ce jour-là, entra d'un air joyeux.

Il salua M^{me} Martineau, et, tendant ses deux mains à Marcel :

— Touchez là, mon jeune ami, mon jeune compagnon d'études ! Allons-nous travailler ensemble, dites ? Mes conditions vous conviennent-elles ? Je voudrais pouvoir vous offrir des honoraires plus considérables ; mais, vous savez, la science n'enrichit pas tout le monde... Oh ! ce n'est pas un reproche que je lui fais, au moins ; je me contente de ce qu'elle m'a donné. Mais je tâcherai de vous

procurer quelques petits travaux qui puissent vous mettre à l'aise, et tout ira bien : M^{me} Martineau m'a dit que vous n'aviez pas de goûts de luxe. L'avez-vous remerciée, cette bonne madame Martineau ?

Marcel, ahuri, croyait rêver. Il regarda son hôte pour lui demander ce que voulait dire M. Cazal.

M^{me} Martineau lui sourit.

— Tout cela signifie, mon cher enfant, lui dit-elle, que j'ai trouvé moyen de vous procurer un remplaçant, et que vous parlez comme secrétaire de M. Cazal.

— Moi !... vous, Madame ! Mais comment avez-vous fait ?... vous n'êtes pas...

— Pas bien riche d'argent, c'est vrai ; mais quand on a une maison, on trouve toujours à emprunter une petite somme ; ne vous inquiétez pas de cela, et devenez un homme utile... Allons, à table ! voici le potage, il ne faut pas le laisser refroidir.

Ce qui n'était pas près de refroidir, c'était l'enthousiasme de Marcel. Si jamais il y eut au monde un homme heureux, ce fut lui, ce soir-là.

Exalté par sa joie, peut-être aussi par le vieux vin que lui versa M^{me} Martineau, il causa avec animation sur toutes sortes de sujets, et se montra même plus instruit que ne croyait M. Cazal.

Celui-ci était enchanté de son acquisition ; il

pressa Marcel de régler ses affaires et de venir le rejoindre à Paris.

Marcel ne demandait pas mieux ; et la semaine ne s'était pas écoulée qu'il disait adieu à Saint-Benoît-lez-Prés.

Il avait remercié du fond de son cœur M^{me} Martineau du prêt quelle lui faisait, car il ne voulait considérer ce don que comme un prêt, et il était bien décidé à le lui rembourser le plus tôt possible.

Ce n'était pas que la reconnaissance lui pesât ; mais il ne pouvait supporter l'idée que cette excellente femme s'imposât des privations pour lui.

Il lui avait demandé respectueusement, et il ne manquait pas de la tenir au courant de sa nouvelle position.

(La suite au prochain numéro.)

Nous signalons à l'attention des esprits curieux et lettrés un livre fort intéressant qui vient de paraître de l'éditeur Calmann Lévy, le *Maître du 21 janvier* 1793, par M. le baron de Vinck d'Orp. L'ouvrage est orné des plus curieuses gravures du temps et contient des documents qui étaient introuvables et inconnus à la Bibliothèque nationale. L'auteur les a découverts, en 1856, à Bruxelles. Cette édition grand in-8° Jésus, imprimée par la maison Clay, sur papier de Hollande, est une véritable curiosité typographique destinée à prendre place dans toutes les bibliothèques d'amateurs.

Guerre d'Orient.

Presque toutes les dernières dépêches d'Orient ont trait à la bataille de Plewna. Les Russes ont fait des progrès le premier jour, mais ils ne sont pas encore maîtres du terrain.

Instruits par une fâcheuse expérience, ils conduisent cette attaque avec une prudence et une régularité qui doit leur assurer le succès définitif; cependant leurs adversaires se défendent avec la ténacité qu'ils ont déployée dans les autres circonstances, et il est probable qu'ils n'abandonneront aux Russes que des positions inutiles couvertes de ruines et de cadavres.

Bucharest, 11 septembre.

Après un combat qui n'a pas duré moins de trois jours consécutifs, les Russes se sont emparés de Plewna.

Osman-Pacha se retire en désordre sur Reberkovo, serré de près par la cavalerie du général Skobelev.

Chronique Locale et de l'Ouest.

NOTRE-DAME DES ARDILLIERS.

Dimanche 46 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, vêpres à 4 h. 1/2, suivies d'un sermon par le R. P. Fort, ancien supérieur des missionnaires de Notre-Dame, aujourd'hui missionnaire apostolique à la Dominique (Antilles anglaises).

PASSAGE DE M. LE MARÉCHAL-PRÉSIDENT A POITIERS, LE VENDREDI 14 SEPTEMBRE.

Programme de la journée.

A 3 heures. — Arrivée de M. le Maréchal-Président de la République à la gare. Salve de 104 coups de canon.

A 3 h. 1/4. — Réception des autorités et des fonctionnaires municipaux au Palais-de-Justice.

A 5 h. — Visite à l'Hôtel-de-Ville.

A 5 h. 1/2. — Revue des troupes de la garnison et des sapeurs-pompiers sur la promenade de Blossac.

A 6 h. 1/4. — Visite à la cathédrale.

Le soir. — Illuminations du parc de Blossac et des principaux quartiers de la ville.

A 8 h. 1/2. — Feu d'artifice tiré aux Sables et attaque de nuit sur les bords du Clain.

Réception de M. le Maréchal-Président à l'hôtel de la Préfecture à 9 h. 1/2 du soir.

Le Préfet d'Indre-et-Loire porte à la connaissance du public que M. le Maréchal-Président de la République arrivera à Tours le 15 septembre à 4 h. 30 du matin.

Des trains spéciaux seront organisés à cette occasion par les Compagnies des chemins de fer d'Orléans et de la Vendée, et des billets d'aller et retour, avec réduction de 40 0/0 sur le prix ordinaire des places, seront délivrés dans toutes les gares et stations aux voyageurs qui se rendront à Tours pour les fêtes.

M. le Maréchal recevra, à une heure, à l'hôtel de la Préfecture, MM. les maires, adjoints et délégués des conseils municipaux des diverses communes du département.

Une grande revue des troupes aura lieu après la réception. Le 16, M. le Maréchal ira visiter l'exploitation agricole de M. F. Raoul Duval, à Marolles, dans l'arrondissement de Loches.

Courses de Tours. — Les courses de Tours auront lieu, sur l'hippodrome de Saint-Avertin, les mardi 2 et jeudi 4 octobre prochain.

Le mercredi 3, tir aux pigeons, concours international.

Le vendredi 5, grand hunt steeple-chase (rallye-paper).

Angers. — On lit dans le Patriote :

Cette nuit, vers une heure, un déplorable accident, dû à l'ivresse, est arrivé rue de la Croix-Blanche, à Angers.

Le nommé Moreau, ouvrier peintre, était à une fenêtre du troisième étage; ce malheureux, à qui de trop copieuses libations avaient fait perdre l'équilibre, s'étant penché au dehors, tomba sur le pavé de la rue et se brisa la tête.

M. le docteur Motais, appelé en toute hâte, n'a pu que constater la mort.

Nous portons à la connaissance de nos lecteurs, d'après le *Mercury* de Liverpool, un remède qui, pour être d'une simplicité extrême, n'en a pas moins une valeur héroïque, comme s'il était d'une composition difficile, pour la guérison de la petite vérole, même la plus dangereuse.

« Faire dissoudre, dans une pinte d'eau, une once de crème de tartre. Laisser refroidir, et boire à intervalles réguliers. »

Après trois jours de ce traitement, la guérison est complète. Jamais, dit M. Edward Hinc, ce traitement n'a manqué son effet.

Alors plus de vaccine! Ce serait le plus grand bien que pourrait recevoir l'humanité, d'autant que la vaccine n'a jamais empêché de contracter la petite vérole et d'en mourir.

Dernières Nouvelles.

LE VOYAGE DU MARÉCHAL.

Lodensac, 11 sept., midi 5.

Le train du Maréchal est parti ce matin, à 10 heures, de Bordeaux, pour Virclade, propriété de M. Joseph de Carayon-Latour, située à 25 kilomètres de Bordeaux. Une nombreuse population, qui formait la haie sur le passage du Maréchal, à travers les rues de la ville, l'a chaleureusement acclamé.

D'après la *Correspondance universelle*, M. Grévy ne voudrait nullement prendre en face du Maréchal une attitude extra-légale, en se laissant porter par ses amis à la succession de M. Thiers.

Pour les articles non signés : P. Godet.

Chronique Financière.

Bourse du 12 septembre 1877.

La Bourse a tenu les promesses faites par la journée d'hier; dès le début les cours ronds de 71 et de 106 avaient été dépassés et ils n'ont pas été un seul instant remis en discussion; l'ouverture s'est faite à 71.15 sur le 3 0/0 et à 106.20 sur le 5 0/0. Lorsqu'on a touché 71.25 et 106.25, il s'est produit quelques réalisations de bénéfices, on a reculé de quelques centimes, mais la solidité du marché n'en a pas été ébranlée pour cela. La spéculation à la hausse s'appuie sur la bonne tenue des marchés étrangers et sur l'amélioration du marché au comptant. Des escomptes assez imposants quoique moins forts qu'hier font disparaître les velléités de ventes à découvert que pouvaient concevoir quelques boursiers en prévision du renchérissement probable du prix de l'argent. Les recettes générales ont acheté 6,000 fr. de 3 0/0 et 7,000 fr. de 5 0/0. On a escompté 7,000 fr. de 3 0/0 et 62,500 fr. de 5 0/0. La hausse continue à la Bourse de Vienne, elle entraîne les Florins autrichiens en or à 66 et les chemins autrichiens à 602.50. Le groupe Perere est en hausse. Le Nord de l'Espagne à 267.50, le Mobilier espagnol à 537.50; le Gaz parisien poursuit son mouvement de reprise à 1.247.50. Le canal de Suez est demandé à 706.25.

(Correspondance universelle.)

La rentrée du pensionnat Saint-André, rue des Pâiens, n° 22, aura lieu mercredi 12 septembre pour les plus jeunes élèves; la grande rentrée se fera le lundi 17.

AVIS

Les Grands Magasins du Printemps de Paris ont l'honneur de donner avis que leur magnifique Album illustré des Modes d'Hiver, en langues française, italienne, allemande et hollandaise, est actuellement sous presse. Il paraîtra vers la fin du mois de septembre et sera envoyé à toutes leurs honorables Clientes, sans demande préalable.

Les Dames qui, n'étant pas en relations d'affaires avec cette Maison, désireraient néanmoins recevoir l'Album GRATIS et FRANCO, n'ont qu'à en faire la demande par carte postale ou lettre affranchie adressée à

Monsieur JULES JALUZOT, Grands Magasins du Printemps, Paris.

INSTITUTION DE JEUNES FILLES.

Lundi 10 septembre, ouverture d'une nouvelle institution de jeunes filles dirigée par M^{mes} DELIMON et GAURON.

Cours gratuits d'anglais et de musique vocale. Saumur, Porte du Bourg, 77.

FER QUÉVENNE. (Voir aux annonces.)

Refusez les contrefaçons.

N'acceptez que nos boîtes en fer blanc, avec la marque de fabrique *Revalescience Du Barry*, sur les étiquettes.

SAUVEZ LES ENFANTS PAR LA DOUCE REVALESCIENCE DU BARRY DE LONDRES. — Partout on déplore que l'enfant — la joie de la famille et l'espoir de la nation — est fort maltraité. Par l'ignorance seule des mères ou des nourrices, il en meurt la première année 60,000 en France et 40,000 en Angleterre! Cette misère est due ou à un allaitement trop fréquent, ou bien à l'usage du lait de vache ou de chèvre, ou à la panade — tous aliments inadmissibles, et qui, ordinairement, amènent une irritation de la muqueuse et, comme suite inévitable, l'échauffement ou la diarrhée, les vomissements continuels, l'atrophie, les crampes, les spasmes et la mort. On a reconnu que la digestion d'un jeune enfant, une fois compromise, les drogues les mieux choisies sont impuissantes à réparer le mal! C'est un fléau pour la famille et pour le pays que cette destruction cruelle! Il y a pourtant un moyen simple et peu coûteux d'y parer, et qui a fait ses preuves depuis trente ans; c'est de nourrir le bébé et les enfants malades ou faibles de tout âge avec la *Revalescience Du Barry*, toutes les trois heures de la journée, simplement bouillie à l'eau et au sel.

C'est en somme la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance.

Citons quelques preuves de son influence invinciblement salutaire, même dans les cas les plus désespérés :

Cure n° 70,410.

Usine de Granvillars (Haut-Rhin), 12 juin 1868.

Monsieur, je suis heureux de vous dire que mon premier enfant, fort chétif, a été nourri pendant un an de votre *Revalescience*, et que sa santé et son développement sont la merveille pour tout le monde. Il n'y a pas d'enfant dans le village aussi fort que le mien pour son âge. MERCIER.

Cure n° 85,410.

Rue du Tunnel, Valence (Drôme), 12 juillet 1873.

Ma nourrice m'ayant rendu mon enfant âgé de trois mois et demi, entre la vie et la mort, avec une diarrhée et des vomissements continuels, je l'ai nourri depuis de votre excellente *Revalescience*. Dès le premier jour que je le nourrissais à la *Revalescience*, toutes les trois heures, l'enfant ouvrait ses chers petits yeux et riait. Après trois jours de ce régime, l'enfant reprit sa santé, à la surprise de tous ceux qui l'ont vu revenir de chez cette misérable nourrice. Il serait à désirer que toutes les mères de famille eussent connaissance de cette excellente nourriture. Mes remerciements affectueux.

ELISA MARTINET ALBY.

Cure n° 65,910.

Londres, 2 juin 1866.

Ma petite fille, qui souffrait de diarrhée et d'épuisement au point de n'avoir plus assez de force pour sucer, et que le médecin abandonnait avec l'expression qu'elle ne pouvait vivre la nuit, est parfaitement revenue à ses forces dès que nous lui avons donné la *Revalescience Du Barry*, laquelle au commencement nous étions forcés d'introduire artificiellement dans son estomac. — En moins de deux heures, il y avait amélioration marquée, et maintenant, après trois mois pendant lesquels l'enfant a été entièrement nourrie avec la *Revalescience*, elle est une des plus fortes et robustes filles qu'on puisse trouver dans tout le pays. J'ai l'honneur, etc. CHARLES MURRAY.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescience* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescience chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus épuisés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco.

Le chocolat le plus pur est

La Perfection de Chocolat Du Barry.

Prix : 1/4 kil. sans vanille, 1 fr. 90 c.; avec vanille, 2 fr. 40 c., dégagé des germes et de tout irritant, il est plus agréable, plus digestif et nutritif, sans échauffer. Il reste liquide dans la tasse, preuve de sa parfaite pureté. — Tout chocolat qui s'épaissit est falsifié d'amidon ou féculé indigeste. — Dépôt à Saumur, chez M. COMMON, rue Saint-Jean; M. GONDRAND, rue d'Orléans; M. BESSON, successeur de M. TEXIER; M. NORMANDINE, rue St-Jean; M. J. RUSSON, quai de Limoges, et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C^o, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (653)

P. GODET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 11 SEPTEMBRE 1877.

Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.			
Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.	
3 %			Crédit Foncier, act. 500 f. 250 p.	720			Canal de Suez	706 25	8 75		
4 1/2 %			Soc. gén. de Crédit Industriel et comm., 125 fr. p.	635			Crédit Mobilier, esp.	337 50	7 50		
5 %			Crédit Mobilier	745			Société autrichienne	595			
Obligations du Trésor, t. payé.			Crédit foncier d'Autriche	515	3 75		OBLIGATIONS.				
Dép. de la Seine, emprunt 1857			Charentes, 500 fr. t. p.	157 50	2 50		Orléans	329 50			
Ville de Paris, oblig. 1855-1860			Est	623 75			Paris-Lyon-Méditerranée	338			
1865, 4 %			Paris-Lyon-Méditerranée	1015	2 50		Est	324			
1869, 3 %			Nord	250	10		Nord	329 25			
1871, 3 %			Midi	758 75	3 75		Ouest	329 50			
1875, 4 %			Orléans	1007 50	3 75		Midi	325			
1876, 4 %			Quest	686 25			Charentes	230 50			
Banque de France			Vendée, 500 fr. t. p.	1245	5		Vendée	195 25			
Comptoir d'escompte			Compagnie parisienne du Gaz	500			Canal de Suez	545			
Crédit agricole, 200 f. p.			C. gén. Transatlantique								
Crédit Foncier colonial, 300 fr.											

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS.
GARE DE SAUMUR
 (Service d'été, 5 Juin 1877).
DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.
 3 heures 8 minutes du matin, express-poste.
 4 — 45 — — — — — omnibus.
 5 — 1 — — — — — omnibus.
 6 — 36 — — — — — omnibus.
 7 — 10 — — — — — omnibus.
 8 — 15 — — — — — omnibus.
 9 — 37 — — — — — omnibus.
DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.
 3 heures 20 minutes du matin, direct-mixte.
 8 — 31 — — — — — omnibus.
 9 — 40 — — — — — omnibus.
 12 — 40 — — — — — omnibus.
 4 — 44 — — — — — omnibus.
 10 — 28 — — — — — omnibus.
 Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 10 heures.

Etude de M^e DENIEAU, notaire à Allonnes.

A VENDRE

A L'AMIABLE, En totalité ou par lots, LA

PROPRIÉTÉ DU BOIS

Située commune d'Allonnes, Comprenant bâtiments d'habitation et d'exploitation, terres, prés, pâtures, vignes et bois taillis, d'une contenance totale de 18 hectares 47 ares environ. S'adresser, pour tous renseignements, à M^e DENIEAU, notaire à Allonnes, et, pour traiter, à M. COMPAIGN-CHATRY, propriétaire à Bourgueil. (480)

A VENDRE OU A LOUER

PRÉSENTMENT, MAISON, rue du Prêche, comprenant salon, salle à manger, cuisine, office, quatre chambres à coucher, avec cabinets, jardin, écuries et remise. S'adresser à M. PIÉRU, qui l'habite.

A VENDRE UN VASTE ENCLOS EN JARDIN,

Entouré de murs avec espaliers, Situé commune de Bagnoux. Plusieurs appartements, écurie, remise et manège à eau. Superficie : 50 ares environ. S'adresser au bureau du journal.

A CÉDER

Pour cause de santé, **UNE BOULANGERIE** BIEN ACHALANDÉE, Avec bonne clientèle, Située à Doué-la-Fontaine. S'adresser à M. GUICHOU, qui l'exploite. (471)

A LOUER PORTION DE MAISON

Rue Haute-Saint-Pierre. S'adresser à M. GIRARD père.

A LOUER PRÉSENTMENT,

UNE VASTE MAISON Autrefois occupée par M^{me} Ch. Ratouis, Située rue de la Petite-Bilange, n° 24, et quai Saint-Nicolas, Comprenant cour, jardin, caves, écuries, remises et magasins. S'adresser au bureau du journal ou rue de la Petite-Bilange, n° 24.

A LOUER PRÉSENTMENT,

UNE MAISON Rue Saint-Jean, Pouvant servir à toute espèce de commerce. Sans communauté. S'adresser au bureau du journal.

A AFFERMER DE SUITE,

UN QUETIER Joignant le collège Saint-Louis. S'adresser rue de Poitiers, 48.

A VENDRE
 La collection cartonnée de la **MODE ILLUSTREE**, depuis 1860 jusqu'à 1871. S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE
 UN BON CHIEN COUGHANT, âgé de dix-huit mois, bien dressé pour la chasse sur l'eau et sur terre. S'adresser à M. HUBERT, garde particulier à Milly. (458)

GRANDS MAGASINS DU PRINTEMPS
 28, rue de la Tonnelle, 28, SAUMUR.

MM. BIZERAY ET LECOMTE donnant une nouvelle extension au comptoir des ROBES et CONFECTIONS, demandent de bonnes ouvrières. — Se présenter de suite.

A LA MONTRE DE BOIS. MONTRES PERFECTIONNÉES
 Garanties quatre années. Payables après six mois d'essai. Faculté de rendre toute montre dont on ne serait pas satisfait. S'adresser à M. BEAUFILS, horloger à Parnay, ou à Saumur, tous les samedis, de midi à quatre heures, maison Beurois, rue de l'Hôtel-de-Ville et rue du Puits-Neuf. (320)

M. RIELLANT ET SA FILLE
 Chirurgien et Mécanicien Dentiste, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 17, à Saumur, Maison Beurois. Fait toutes les opérations qui ont rapport à son art. Sa longue expérience est une sécurité pour les personnes qui s'adressent à lui.

SOCIÉTÉ ANONYME DES EAUX DE LA VILLE DE SAUMUR
 Capital social : 460,000 francs.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE
 A 600 actions de 500 francs chacune, formant ensemble 300,000 francs, remboursables en 44 années, à partir du 1^{er} janvier 1880, et rapportant 25 francs d'intérêts annuels, payables par semestre, les 1^{er} janvier et 1^{er} juillet. L'intérêt et l'amortissement de ces actions sont garantis par les recettes actuelles, provenant de l'abonnement de la ville et des abonnements des particuliers. Le versement du montant des actions se fera en une seule fois, avec faculté aux souscripteurs de l'opérer d'ici la fin de l'année. Il sera tenu compte d'un escompte de 5 0/0 à tout versement fait antérieurement au 31 décembre 1877.

La souscription sera ouverte du 6 août au 6 octobre 1877.
ON SOUSCRIT
 A LA MAIRIE DE SAUMUR ; Chez MM. V^o LAMBERT ET FILS, banquiers à Saumur, chargés de recevoir le montant des souscriptions ; A L'USINE HYDRAULIQUE, quai de Limoges. Pour toutes demandes de renseignements, s'adresser à M^e MÉHOUS, notaire à Saumur, dépositaire des statuts. (433)

PHARMACIE-DROGUERIE
 Ancienne Pharmacie PASQUIER
 A. CLOSIER, Successeur,
 Lauréat de l'Ecole de Pharmacie, élève de l'Ecole Supérieure de Paris.
 20, rue du Marché-Noir, Saumur.

Grand assortiment de bandages herniaires, de bas en tissu élastique pour varices, de ceintures ventrières et abdominales. Un service régulier avec Paris me permet de fournir, dans les 48 heures, les bandages commandés sur mesure ou exigeant une forme de pelote spéciale. Un bandage bien fait et bien appliqué facilite souvent la guérison des hernies. On trouve à la même pharmacie : le biberon à vis de Raynal, le biberon à soupape de Robert et le biberon-pompe de H. Monchovaut.

BANQUE NATIONALE SOCIÉTÉ ANONYME
 Place Vendôme, A PARIS. Capital : 4,000,000.

TABLEAU DES VALEURS NON COTÉES.

DEMANDES.		OFFRES.	
40	Obl. Mexicaines 20 »	10	Act. Lambert, Armançay et C ^e 285
50	Obl. Vis à bois 35 »	5	Act. Machines à vapeur How 700
7	Obl. Frameries Chimay 300 »	20	Act. Carnoules 180
20	Obl. Savone à Turin 200 »	5	Act. Frigorifique 100
10	Act. Sardes 85 »	3	Act. Corderie du Maine 350
10	Obl. Mines de la Corrèze 20 »	4	Act. Patrie 170
4	Act. Confiance (Incendie) 3,600 »	25	Obl. Villa Gutierrez 120
30	Obl. Conflans à la mer 20 »	12	Obl. Foncière (Assurance) 200
1	Obl. L'Urbanie (Incendie) 12,000 »	12	Obl. 125 versés 200
2	Obl. Carrière de POISE 250 »	25	Act. Passage Jouffroy 200
40	Obl. Séville Xérés (non éch.) 27 50	25	Act. Villa Gutierrez 600
10	Act. Abeille (Incendie) » »	10	Obl. Forges Seine 100
25	Act. de (grêle) » »	9	Obl. Villa Archacon 200
15	Obl. Lerida à Reuss 12 »	12	Obl. Eau de Bannette de Paris (mission 1876) 400
12	Obl. Haïti ancien 770 »	40	Act. Min. de Colto (250 f.) 150
25	Obl. Usines à gaz réunies 37 50	6	Act. Coin de Rue 400
60	Act. Grainessac à Béziers 12 »	4	Bons Hypothécaires Liverdun 400
60	Obl. Métal de la Vienne 190 »	10	Act. La Liberté (rex. 20 fr.) 300
8	Act. Marché aux chevaux 105 »	30	Obl. Tramways de Madrid 3,000
50	Act. Int. et ext. de l'Espag. 6 50	25	Obl. 8 % (Intérêt. 20 fr.) 200
10	Obl. Journal le Siècle » »	15	Act. Aigle (Incendie) 3,000
20	Obl. Thermes et Kursaal d'Enghien 3 »	2	Act. Tabacs français 175
6	Act. Lin Maberly 265 »	40	Obl. Liverdun 75
25	Bons Caill. 20 »		

Opérations de la Banque Nationale. — Place Vendôme, 10, Paris. Achat et vente de toutes valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées. — Emissions et placements de titres. — Souscriptions, transferts et conversions. — Libération et échange de titres. — Encasements de coupons et de titres sortis aux tirages. — Prêts sur titres. — Opérations de banque. N. B. — La Banque Nationale donne gratuitement tous les renseignements qui lui sont demandés par lettre affranchie.

FABRIQUE DE TREILLAGES EN TOUS GENRES. FANT
 9, rue Saint-Nicolas, à Saumur.

Volières, Poulaiiers, Faisanderies, Espaliers, Tambours à poissons, Corbeilles pour jardins, Entourages de tombes, Grillages pour vitraux d'églises, Cribles. (503)

POUR DÉMASQUER LES CONTREFAÇONS du FER QUEVENNE
 NOUS AVONS AJOUTÉ A NOTRE ANCIENNE ENVELOPPE
 Outre notre marque de fabrique déjà connue :
 1^o La signature de l'inventeur, 2^o L'étiquette en 4 couleurs, dont 1^o la signature et contre le fac-simile en noir.
 Les contrefacteurs ne vendent sous l'apparence du Fer Quevenne que des produits impurs, inexactes et dangereux pour la santé.
 Pour guérir l'Anémie, l'Appauvrissement du sang, les Pâles couleurs, les Pertes blanches, le VÉRITABLE FER QUEVENNE, seul approuvé par l'Académie de Médecine, s'exporte sur toutes les autres préparations ferrugineuses. BOUCHARD, prof. de la Faculté de Paris, Ann. de 1869.
 DÉPÔT GÉNÉRAL : Chez ÉMILE GENEVOIX, 14, r. des Beaux-Arts, Paris, et dans les principales Pharmacies. Le flacon de Fer avec la mesure. 200 Dragées. 100

Médailles aux Expositions universelles de Lyon, 1872 ; Paris, 1867 et 1855 ; Londres, 1862, etc.
BANDAGES HERNIAIRES
 DE MM. WICKHAM FRÈRES, CHIRURGIENS-HERNIAIRES, RUE DE LA BANQUE, 16, A PARIS.
 Seul dépôt à Saumur, chez M^{me} V^o Lardeux, coutelier-bandagiste, rue Saint-Jean.
 Ces bandages sont à ressorts élastiques et à vis de pression ou d'inclinaison, sans sous-cuisses, et ne fatiguent point les hautes. M^{me} V^o LARDEUX a attaché à sa maison un homme de confiance, capable et expérimenté, qui se charge de choisir et d'appliquer le Bandage le plus convenable à chaque hernie ; toutes les personnes qui en font usage éprouvent un soulagement réel, et leur efficacité tend à faciliter une guérison complète.
 PRIX MODÉRÉS.
 Saumur, imprimerie de P. GODET. Certifié par l'imprimeur soussigné.